

ses aïeux et où on les mange par piété filiale : il y en a d'autres où il est incivil de regarder une dame. En France les demoiselles comme il faut ne doivent pas sortir seules. Notre jeune fille, malgré sa fortune, son éducation, sa modestie, sa douceur et ses vertus n'était donc pas une jeune fille comme il faut ? Cela ne pouvait faire l'objet d'un doute pour Robert qui connaissait son monde.

—Et pourtant, pourtant ! s'écriait Robert, je ne me suis pas encore senti l'audace de lui dire deux mots de galanterie.

Cela prouvait que Robert était sérieusement amoureux.

L'inconnue s'en alla ce jour-là sans que Robert eût osé lui adresser une question. Mais quand elle fut partie, il ne s'en fit pas faute auprès de la veuve de l'ouvrier. Celle-ci ne savait rien, sinon que la jeune fille était un ange, ce qui était déjà connu.

L'ange revint. Robert, qui ne bougeait plus de chez la veuve, se trouva là par hasard, comme toujours en pareil cas. Le hasard est souvent la plus machiavélique des combinaisons. La conversation dura deux grandes heures cette fois. La jeune fille ne marchandait pas les moments ; elle paraissait maîtresse absolue de son temps ; elle aimait la causerie intelligente et semblait tout heureuse de pouvoir parler d'autres choses que de chiffons : elle ne se lassait pas de questionner Robert qui, de son côté, répondait avec une complaisance inépuisable.

Ce n'était pourtant pas tout à fait son compte. Il aurait voulu que la conversation devint plus personnelle ; mais chaque fois qu'il essayait de l'amener sur ce terrain, la jeune fille laissait Robert s'y égarer tout seul, et continuait légèrement sa course à travers les régions féeriques de l'imagination.

Tout ce que Robert put tirer d'elle, c'est qu'elle se nommait Pauline. Mais quand il voulut savoir son nom de famille, la jeune fille devint toute triste, baissa son voile et sortit sans avoir répondu.

—Je suis une brute ! s'écria Robert, furieux contre lui-même. Me voilà bien avancé maintenant que je sais le mystère ! J'aurais bien dû m'en douter ! Animal que je suis ! Aller la faire pleurer en lui rappelant sa naissance, car c'est un enfant naturel, voilà tout.

—Eh bien, c'est ce qui vous trompe, répliqua la veuve, et puisqu'il vous les faut légitimes, sachez, monsieur Robert, que Mlle Pauline est tout aussi légitime que vous pouvez l'être.

—Vous savez donc qui elle est ? s'écria Robert.

—Je le sais.

—Vous connaissez son nom.

—Parfaitement.

—Et son secret ?

—Son secret aussi.

—Et vous ne me l'avez pas encore dit, voisine ?

Permettez que je le garde, monsieur Robert. Vous oubliez que ce secret n'est pas le mien, car je l'ai découvert par la force des circonstances. Ce secret-là est bien respectable, allez ! Si vous le connaissiez comme moi, c'est pour le coup que vous la regarderiez comme un ange.

La bonne femme eût parlé ainsi dans le but de surexciter la curiosité de Robert qu'elle n'eût pas mieux réussi. Elle lui rendit un fort mauvais service. Amoureux autant qu'on eut l'être, Robert comprit tout ce qui lui manquait pour

réussir. Pour la première fois, il s'aperçut de la vétusté de ses habits et n'osa plus paraître en cet équipage rapé devant la dame de ses pensées. Il tomba dans la mélancolie, s'enferma dans son taudis et se nourrit de larmes, de pain et d'eau.

Sa seule distraction était d'épier le passage de Pauline, afin de l'apercevoir au moins un moment, quand elle se rendait chez la veuve.

De son côté, la jeune fille s'étonnait de ne plus voir Robert. Au commencement, elle n'osa rien en témoigner. Mais l'inquiétude en devenant plus forte, elle s'informa timidement à la veuve de la santé du jeune homme. Celle-ci n'ignorait point la triste position de son bienfaiteur. Elle en parla les larmes aux yeux. Rien n'était plus propre à servir les intérêts de Robert. Toutes les femmes ont un goût et un talent naturel pour l'intrigue. La bonne femme s'y était instinctivement prise le mieux du monde pour intéresser Pauline. Elle l'intéressa si bien qu'elle lui fit verser des pleurs en lui dépeignant la tristesse et la misère de l'étudiant.

—Mon Dieu, dit la jeune fille, n'y aurait-il pas moyen de lui venir en aide, à lui qui se dévoue si généreusement pour les autres ?

—Comment faire ? demanda la veuve.

—N'accepterait-il pas un prêt de la part d'un ami ?

—Lui ! s'écria la veuve avec une assurance superbe, on voit bien que vous ne le connaissez pas. C'est un garçon de famille. Ah ! bien oui, accepter un prêt, il aimerait mieux se jeter à l'eau !

—Que cela est donc désolant ! comment allons-nous faire. Mais s'il venait, on pourrait peut-être s'expliquer. Pourquoi ne vient-il donc plus ?

—Oh ! Mademoiselle, ça, je ne sais pas si je dois vous le dire.

—Vous le savez donc ?

—Je crois l'avoir deviné.

—Dites donc vite.

—Eh bien ! ma foi, je crois que c'est parce qu'il vous aime. Pauline rougit beaucoup et dit vivement :

—Vous croyez ?

—J'en suis comme qui dirait tout à fait sûre.

—Mais ce ne serait point une raison pour ne pas venir.

—Si fait, si fait ! vu que ses habits ne sont plus assez reluisants pour plaire aux dames. Est-ce que vous ne comprenez pas ça, ma bonne demoiselle ?

—Pauvre jeune homme ! murmura Pauline. Mais sa famille ?

—Ils sont en froid, à ce qu'il paraît, pour des questions d'intérêt : sans cela il serait riche ; mais il le sera plus tard.

Pauline, au lieu de se réjouir de cette assurance, baissa tristement la tête. Son teint, qui s'était animé, pâlit. Elle partit le cœur serré. La veuve n'y comprit rien.

Cependant Robert n'était pas homme à rester longtemps au pain et aux larmes et privé de la vue de Pauline.

—Il me faut de l'argent et des habits. Allons, en campagne ! se dit-il.

Malgré toute la délicatesse dont l'avait gratifié la veuve, il eût accepté un prêt avec transport, non-seulement d'un ami, mais encore d'un usurier. Robert était un héros : il fut